

si brusquement M. Ivàn Golovine tendrait plutôt à donner à ses assertions, s'il en était besoin, une force nouvelle, et le récit qu'il en a fait, en toute sa simplicité, n'est pas une des parties les moins curieuses de son livre. Ce récit atteste l'ombrageuse tyrannie du pouvoir despotique des czars, et la pesanteur de la chaîne que traînent les nationaux sur le sol même de l'étranger ; il montre jusqu'où va cette peur de la publicité qui tourmente le cabinet de St-Petersbourg, et jusqu'à quel degré l'empereur exige que l'obéissance et l'orthodoxie politiques soient poussées par les sujets même les plus éclairés et les plus hauts placés.

Un jour donc, M. Ivàn Golovine reçoit à l'improviste, et pour avoir fait annoncer la prochaine publication d'un ouvrage économique, l'ordre transmis au chargé d'affaires, M. Kiesset, de rentrer en Russie. La dépêche du comte de Nesselrode concernait aussi le prince Pierre Dolgorouky, qui s'était permis de mettre au jour, sous le pseudonyme du comte Almagro, une notice, fort innocente du reste sur les principales familles de Russie, M. Dolgorouky se soumet et part, malgré la certitude d'un exil plus ou moins long dans les provinces de l'intérieur. M. Ivàn Golovine se récrie ; il allègue l'état de sa santé, offre de produire des certificats de médecins qui lui interdisent tout déplacement, réclame un délai. Vains efforts ! L'injonction est formelle ; elle n'admet ni excuse, ni retard !

Toute l'ambassade est en émoi ; il arrive de Pétersbourg à Paris lettres sur lettres, du général Doubell, du comte Benckendorff, de M. de Nesselrode. M. Ivàn Golovine se perd ; qu'il se hâte, il en sera quitte, comme le prince Dolgorouky, pour quelques mois d'exil à Viatka, sur les frontières de la Sibérie. Mais si l'imprudent persiste dans sa désobéissance aux ordres du souverain, malheur à lui ! Son nom sera mis au ban de l'empire ; ses biens seront séquestrés, confisqués peut-être ; il encourra, comme pour un *crime important* (style officiel), toute la rigueur des lois. Quelle douce et plaisante alternative pour le pauvre écrivain ! L'internement, s'il rentre, la confiscation de ses biens et sa mise au rang des criminels d'état, s'il ne rentre pas. Comme on le pense bien, M. Ivàn Golovine a mieux aimé braver de loin la colère du czar, que d'avoir à la subir de près.

La perspective d'un séjour de quelque durée à Viatka n'avait rien de flatteur ; le prince Dolgorouky n'y était resté que peu de temps ; l'empereur, désarmé par l'entière soumission du prétendu comte Almagro, lui avait facilement pardonné ; mais peut-on se fier sans réserve aux miséricordieuses fantaisies d'un monarque absolu ? Il paraît, d'ailleurs, qu'à la cour de Russie, personne n'est à l'abri des injures du maître ; Nicolas Ier a la parole libre, et son mécontentement s'exhale parfois en invectives grossières ; si M. Golovine eût obéi, peut-être l'empereur aurait-il voulu le voir et lui reprocher de vive voix le crime de ses hésitations ou de son appel à la publicité française ; un mot outrageant est bientôt dit ; les princes d'Orient gâtés par les adulations de leurs courtisans, ont si peu de retenue et de patience ! D'autre part, un homme de cœur ne se laisse pas volontiers insulter ; il répond coûte que coûte ; alors le czar entre en fureur, et donne l'ordre à l'escorte de l'exilé de dépasser Viatka, de ne s'arrêter qu'aux portes de Tobolsk, pleine Sibérie. C'en est donc fait du malheureux économiste ; il est mort à son pays et à l'Europe, enterré vivant et à tout jamais dans les steppes sans fin de cette contrée glaciale, privé même de la misérable satisfaction de conserver son nom.

M. Ivàn Golovine n'est point parti, et, comme on s'y attendait bien, la foudre des colères impériales n'a pas tardé à l'atteindre ; le sénat l'a condamné par coutume à la peine de l'exil en

Sibérie et à la privation des droits civiques ; ses biens ont été confisqués.

L'empereur a même cherché à le frapper dans sa valeur intellectuelle, et, sur le vu d'une de ses lettres, qu'il lui a fait l'honneur de lire en petit comité, à la cour, il l'a déclaré de sa bouche infailible un mauvais écrivain. L'auteur de *la Russie sous Nicolas 1er* est donc un proscrit dans l'acception la plus étendue du mot, proscrit dans sa personne, dans son patrimoine, dans son esprit ; mais est-ce la une raison suffisante pour se méfier des jugemens qu'il porte sur les mœurs, les habitudes, la politique, l'administration de son pays natal ? Rien ne nous autorise à le croire ; loin de là, le calme et la modération que l'on remarque dans son livre nous sont un sûr garant de son impartialité.

Si grands que puissent être ses ressentimens contre les injustes rigueurs dont il a été l'objet, M. Ivàn Golovine n'a pas pour cela laissé son cœur se démoraliser ; il n'a pas voulu prendre rang parmi les détracteurs de la Russie ; il ne peut oublier qu'il appartient à la grande famille slave, et, bien que ses rêves d'avenir ne le transportent plus sur les bords de la Newa, ses vieilles affections et ses souvenirs d'autrefois n'en ont pas moins gardé tout leur empire sur son âme. Mais il aime sa patrie en homme éclairé, et qui ne se dissimule aucun de ses défauts ; il la châtie rudement, parce qu'il faut parler aux vices et aux abus invétérés un langage sévère ; hautement, parce que la publicité est la meilleure leçon des peuples arriérés et des monarchies absolues. Si la Russie n'a pas à se louer de l'épreuve que lui fait subir, au vis-à-vis de l'opinion, l'ouvrage du banni, ce n'est pas la sincérité de l'auteur qu'il lui faut contester ; elle ne doit s'en prendre qu'à la déplorable éloquence des faits.

C'est un triste spectacle, en effet, que celui que présente l'empire moscovite dans le livre de M. Golovine, et l'on conçoit à merveille que son gouvernement cherche à s'entourer d'un impénétrable mystère, qu'il affiche une sainte horreur de la publicité. Jamais nation moderne ne s'offrit à nos yeux chargée d'une pareille somme de misères. L'ignorance et le despotisme étouffent cette société à peine née d'hier, et déjà pourtant arrivée à une sorte de décrépitude ; la corruption et l'immoralité y coulent à pleins bords ; la prévarication et le vol s'y étalent en toute impudeur. De dignité humaine, d'indépendance d'esprit, de noblesse de cœur, point, si ce n'est dans quelques âmes d'élite ; rien ne marche que par le fouet et le bâton.

On bat, ou l'on est battu, dit M. Ivàn Golovine ; on est martelé ou l'on est enclume, ou même l'un et l'autre à la fois ; heureux ceux qui ont à choisir ! L'empereur gronde ses affidés ; ceux-ci prennent leur revanche sur leurs subordonnés, qui, ne trouvant plus les paroles assez énergiques lèvent la main sur ceux qui, à leur tour, trouvant la main trop légère, s'arment du bâton, remplacé plus loin par le fouet. Le paysan est battu par tout le monde : par son maître, quand celui-ci daigne s'abaisser jusqu'à ; par le bailli et le *starosta*, par les autorités publiques le *stano-voï* ou *l'ispravnik*, puis par le premier venu, par le passant qui n'est pas un paysan. De son côté, le malheureux n'a pour se dédommager que sa femme ou son cheval. Aussi, la plupart des femmes sont-elles battues en Russie, et c'est pitié de voir comment on y traite les chevaux. A Pétersbourg, c'est un bruit continu de fouets, et tous les coups portent sur les pauvres animaux. Et plus loin : " Le maître de police bat le commissaire du quartier ; celui-ci l'officier de police bat le commissaire du quartier, qui passe sa mauvaise humeur sur le premier individu à qui il a à reprocher la moindre chose.... Le Russe suce la manie de